



Caroline Monnet : « Montrer la communauté de l'intérieur »

Léa Harvey, *Le Soleil* – 1er octobre 2021

Après avoir réalisé plusieurs courts-métrages et présenté des expositions dans des musées et des galeries d'art, Caroline Monnet retrouvera bientôt son premier long-métrage au grand écran. Avec *Bootlegger*, la créatrice multidisciplinaire, originaire de l'Outaouais, aborde ainsi de front des enjeux sensibles dont celui de l'alcool dans les communautés autochtones, mais aussi la question de l'autodétermination.

Si l'histoire derrière *Bootlegger* est arrivée « un peu par hasard » dans l'esprit de Caroline Monnet et de son scénariste Daniel

Watchcorn, l'actualité a elle aussi inspiré les deux auteurs.

« À l'époque, on voyait beaucoup, dans les nouvelles, des communautés qui faisaient des référendums sur la légalisation d'alcool sur leur territoire. On trouvait que c'était un sujet de société intéressant. [...] On voulait voir comment ces vieilles lois paternalistes affectent encore aujourd'hui [les membres des Premières Nations] », raconte Caroline Monnet, en entrevue au *Soleil*.

L'artiste met donc en scène l'histoire de Mani, interprétée par Kawannahere Devery Jacobs.

La jeune femme, étudiante en droit, sera amenée à retourner dans sa communauté natale secouée par un important débat : la nécessité d'instaurer un référendum au sujet de la vente libre d'alcool sur leur territoire.

« À la base, c'était l'État qui disait que les Autochtones n'avaient pas le droit de boire. [Avec *Bootlegger*], il y a une volonté d'expliquer la loi, mais aussi toutes les autres politiques d'assimilation qui sont venues avec. Trop peu de gens connaissent l'Histoire et surtout la façon dont on a traité les Premières Nations », souligne-t-elle.

Consciente d'aborder un sujet sensible, la cinéaste avait surtout envie de « crever l'abcès » une bonne fois pour toutes. Pour aborder toutes les sphères complexes de cet enjeu : « Il y a une volonté de démystifier tout ça. L'alcool n'est pas la cause [du problème]. Ça vient de quelque chose de beaucoup plus profond. Je voulais faire comprendre d'où viennent les traumatismes, le détachement, la dépossession. [...] Encore aujourd'hui, nous sommes sous la tutelle du gouvernement. Beaucoup de gens ne comprennent pas ça. »

Alors que Mani milite donc activement contre la prohibition et pour l'autodétermination des siens, l'affaire n'est pas aussi bien reçue de tous. Grâce à plusieurs personnages, Caroline Monnet illustre ainsi au grand écran l'aspect polarisant d'un tel débat, mais tient également à cerner les différentes façons de penser au sein des membres de la communauté, groupe qu'on a souvent tendance à présenter comme un bloc monolithique, déplore l'artiste.

Qu'on parle donc de la grand-mère de Mani (Joséphine Bacon), du policier du village (Samian), de la cheffe du conseil de bande (Dominique Pétin) ou encore de celle qui importe illégalement de l'alcool sur le territoire (Pascale Bussièrès), les avis divergent.

Entre les scènes charnières du film, Caroline Monnet met également en lumière le « territoire vivant » où gravitent ses personnages et qui prend presque, lui aussi, part au débat.

« J'avais envie de montrer la communauté de l'intérieur et non pas de la même façon

que les médias. Je souhaitais la présenter colorée, vibrante. [...] Je voulais me détacher des clichés et des stéréotypes qu'on associe souvent aux Autochtones. Surtout par rapport à l'alcool », explique celle qui a amené sa caméra dans la communauté où se trouvent ses racines, à Kitigan Zibi Anishinabeg, près de Maniwaki, pour ainsi montrer au grand public les tableaux naturels de l'Outaouais.

Des questions essentielles

Fidèle à elle-même, Caroline Monnet profite aussi de ce projet cinématographique pour discuter d'identité, un thème qui lui est cher.

En plus d'offrir au public des dialogues qui mélangent français, anglais et algonquin, la réalisatrice présente le déracinement, les barrières linguistiques et le jugement que vit Mani puisqu'elle habite désormais en ville.

« C'est un film sur comment trouver sa place à l'intérieur d'une communauté, mais aussi dans le monde », souligne celle qui décrit

sa première expérience de long-métrage comme étant « intense, mais enrichissante ».

Bootlegger pose finalement la question du pouvoir et illustre des membres des Premières Nations qui souhaitent désormais en avoir sur eux-mêmes, mais aussi des gens en position d'autorité qui préfèrent protéger le leur.

« Même après trente ans, les discussions sont encore les mêmes. Ça n'a pas évolué. On dépense des millions ailleurs au lieu de s'attaquer au vrai problème. C'est un exemple tout con, mais on peut parler des élections. On est en pandémie, en crise. Il y a plusieurs problèmes sociaux à régler, dont l'accès à l'eau potable dans les communautés. Pourquoi aller dépenser autant de millions là-dedans alors qu'on pourrait mettre cet argent-là ailleurs? », se demande Caroline Monnet, qui présente un extrait d'un documentaire de l'Office national du film du Canada au sujet du rapatriement de la Constitution canadienne.





La parole aux femmes autochtones

André Duchesne, *La Presse* – 8 octobre 2021

Avocate vivant en ville où elle rédige une maîtrise, Mani (Devery Jacobs) retourne dans sa communauté autochtone pour poursuivre ses recherches. Elle prend dès lors position dans un projet de référendum sur la vente libre d'alcool qui menace le commerce illégal de Laura (Pascale Bussières), une Blanche vivant avec un membre de la communauté.

Artiste multidisciplinaire, Caroline Monnet fait son chemin avec conviction dans le milieu des arts où chacune de ses nouvelles œuvres est accueillie avec intérêt. Son film *Bootlegger*, premier long métrage de son cru, s'inscrira, selon nous, dans cette continuité.

Parce que *Bootlegger* parle de réalités et de préoccupations propres aux communautés autochtones sans les imposer. Notre impression, très forte, a

été de voir un film dramatique comme un autre. Un film qui s'inscrit dans un continuum, celui de la cinématographie québécoise.

Le spectateur est vite aspiré dans cette histoire à la fois éthérée et campée. Celle-ci se passe dans un lieu qui avait tout pour être bucolique, mais qui, au contraire, est recouvert d'un vernis un peu glauque, un peu mystérieux, où un affrontement se dessine entre deux groupes dont chaque individu demeure sur ses gardes.

La tension latente est maintenue grâce au jeu tout en retenue de chacun des comédiens et surtout des comédiennes, parce que la réalisatrice donne ici la parole aux femmes. Aux deux actrices principales, Devery Jacobs et Pascale Bussières, s'ajoutent en effet Joséphine Bacon (quel plaisir de retrouver la ve-

dette du documentaire *Je m'appelle humain*) et Dominique Pétin, excellente dans le rôle de Jeanne, cheffe du conseil de bande.

En entrevue, Caroline Monnet disait, à juste titre : « Le changement se passe souvent par les femmes. Elles sont aux barricades, au premier plan des mouvements sociaux. Elles sont comme des porteuses de mémoire. » Et ici, les femmes travaillent, chacune à leur façon, à faire échec à de vieilles lois paternalistes.

Au-delà du drame, le film se démarque par plusieurs références à la vie des communautés autochtones, que ce soit dans les traditions, dans la culture ou dans le sentiment d'appartenance au territoire.

L'histoire est aussi traversée de plusieurs moments métaphoriques. Par exemple, une vue aérienne de lacs gelés avec plusieurs trous dans la glace renvoie à des impacts de balles.

La réalisatrice, par respect de la réalité, n'a pas hésité à tourner en trois langues, français, anglais et anishinaabemowin (algonquin). Loin d'être rébarbatif, ce choix ajoute au contraire de l'étoffe à l'ensemble.

Un ensemble auquel on croit. Beaucoup.

La magie opère

Maxime Demers, *Le Journal de Montréal* – 17 novembre 2021

Mani (Devery Jacobs) est une étudiante algonquine à Montréal. Pour terminer son mémoire sur les politiques assujettissantes envers les Premières Nations, elle retourne dans sa communauté, dans le Nord-du-Québec, où elle est presque devenue une étrangère. Elle la retrouve divisée. Les siens doivent choisir s'ils veulent ou non autoriser la vente d'alcool dans la réserve. Les spiritueux interdits y sont pourtant déjà bien présents, par l'entremise de Laura (Pascale Bussières), une Québécoise mariée à un membre de la communauté, dont le commerce est connu de tous et couvert par tous. Si Mani s'engage pour la tenue d'un référendum sur la légalisation de l'alcool, Laura, elle, se débat pour faire perdurer son trafic.

Avec ce premier long métrage, la réalisatrice anichinabée Caroline Monnet livre un plaidoyer engagé pour l'autodétermination des Premiers Peuples. Dans une atmosphère grave et vaporeuse en même temps, elle nous emmène d'abord dans la vision éthylique d'un passé que Mani préférerait oublier : les brumes de l'alcool, les flammes, la perte. Visuellement très affirmée dès cette première scène, l'évanescence du flou sublime l'ambivalence des personnages, leur confusion et leurs tiraillements émotionnels.

Rarement le flou n'a rendu la vision d'un cinéaste aussi nette. L'intention de la réalisatrice en devient d'autant plus ostentatoire lorsqu'elle oppose cette atmosphère

visuelle vaporeuse à des plans frontaux d'une crudité s'apparentant à une claque qui vous sort d'un songe. La dure réalité n'est jamais loin et vous rattrape toujours.

À ce titre, le directeur de la photographie, Nicola Canniccionni, imprègne chaque plan d'une aura tantôt volatile et insaisissable, tantôt lourde comme une chape de plomb, mais toujours juste. Associé au travail remarquable de la chanteuse de gorge Tanya Tagaq et du musicien et producteur Jean Martin sur la bande originale, le résultat hypnotise. La combinaison des deux injecte une dose de mystique à *Bootlegger*. Monnet insuffle une vie presque animiste à l'environnement. Ses lents travellings qui viennent rehausser les vocalises dignes de la transe de Tanya Tagaq touchent à la poésie fantasmagorique.

Non-dits et flou artistique

À l'image comme dans les relations entre ses personnages, Caroline Monnet joue du flou artistique. Au milieu de la détresse générale, les non-dits sont nombreux et creusent les tensions entre les personnages au même titre que le non-dit sur l'alcool mine la communauté. Un fléau que seules les *outsiders* Mani et Laura semblent avoir la volonté de pointer du doigt. Ce personnage de Laura, aux motivations obscures mais à l'évidence plus complexes que le simple profit, captive la caméra. Pascale Bussières (*Ville-Marie*)

est bluffante d'authenticité dans ce rôle de femme aussi usée par la vie que résiliente.

Fait notable car trop rare, le film a été tourné en partie en ojibwé et tourné avec des acteurs professionnels et amateurs autochtones. La démarche de la réalisatrice de montrer la réalité autochtone transpire de son travail. L'isolement de la communauté, le dénuement de certains, de trop même, et le besoin de reprendre le contrôle de sa destinée qui peine à s'imposer. Ce besoin est le cœur de tout et fait battre le film à l'unisson des percussions de Jean Martin.

Caroline Monnet nous pose, tandis que s'écoulent les minutes du film, la question de la véritable autodétermination. Elle nous crie que celle-ci n'existe pas sans la diversité des voies, que chacun a ses raisons qui font que ce choix, quel qu'il soit, est légitime, et ce, même s'il n'est pas celui qu'on aurait voulu voir. La cinéaste ouvre la porte à tous les possibles, comme cela devrait toujours être le cas.

Bootlegger a été choisi pour ouvrir mercredi le 50e Festival du nouveau cinéma et on comprend pourquoi. Caroline Monnet nous fait, par ce premier long métrage, une promesse remarquable qu'on espère bien la voir tenir au fil de ses créations.